

Récit de résidence collaborative #2

mai 2025
st maurice-en-chalencon
ardèche

Corps-territoire

‘Corps-territoire’ est un projet de recherche-création de la compagnie Maga Viva.
Cette seconde édition a lieu en collaboration avec l’association Otra Tierra.

Corps-territoire

Corps-territoire est un projet artistique de recherche-création initié par notre compagnie Maga Viva en 2024 dans la Drôme.

C'est une approche qui combine des pratiques de création et de recherche pour favoriser la production de connaissances situées et d'innovations grâce à l'expression artistique, à l'analyse scientifique et à l'expérimentation.

Ce projet réunit la création d'une conférence-spectacle, des résidences artistiques collaboratives ainsi que des médiations culturelles auprès de différents publics.

Tout au long de ce processus continu, nous collaborons avec des artistes, des acteurs et actrices dans le domaine de la recherche, ainsi que des personnes travaillant en milieu rural et naturaliste. Ainsi nous articulons une mise en relation entre des gestes artistiques et des réflexions théoriques et pratiques.

Nous développons une méthodologie *sentipensante* c'est à dire une manière de connaître, d'apprendre et de créer qui unit le sentir (le corps, le soma, les sens) et le penser (l'intellect, l'analyse). Une approche qui interroge la binarité entre raison/émotion, nature-être humain, corps/savoir.

Comme point de départ nous cherchons à interroger, qu'est-ce que le corps-territoire?

De quelle manière les corps génèrent-ils des mutations ou des créations dans les tissus de la réalité des territoires et réciproquement?

Comment le corps-territoire est-il traversé par des relations d'affectivité, de reciprocité et d'interdépendance avec les êtres vivants (terre, eau, végétaux, animaux) ?

En 2025, pour cette seconde édition, nous nous sommes rencontrées entre agricultrices, artistes, éducatrices et chercheuses lors d'une résidence artistique de quatre jours dans la ferme Les Terres des Circaètes, à la Nove, en Ardèche.

Nous avons partagé notre quotidien chez Silvia Duarte Ribeiro, maraîchère, entre travaux agricoles, travaux artistiques et organisation de la vie commune sur son lieu.

De ces travaux sont apparus des gestes et des dialogues sensibles entre les corps et les territoires en vue d'une représentation publique.

Nous avons invité Nirlyn de l'association Otratierra pour faciliter cette édition, afin de découvrir les apports théoriques et guider des pratiques artivistes.

Nous partageons ici la résidence sous forme de récit. Nous choisissons ce format car il représente une trace, une partie d'archive de la bibliothèque humaine et non-humaine que nous avons formée, de ce qui a pu être partagé, éprouvé et vécu depuis nos corps-territoires.

Nb : Les paroles des résidentes seront entre guillemets dans les textes

Aline Comignaghi, Silvia Bustamante et Nayeli Palomo

Jeudi 29 mai 2025, il est 7 heures du matin et dans le hameau de La Nove, depuis les différents recoins de la ferme de Silvia, commencent à s'agiter les esprits des agricultrices, artistes et chercheuses qui se sont ici réunies.

La bouilloire siffle et le café coule, les tasses commencent leurs danses et entre douche matinale et petits déjeuners, nous avons réparti les activités en deux groupes. Chaque groupe se relaye aussi dans l'organisation des repas des jours à venir.

Poser les pieds sur cette colline, et trouver en soi la disponibilité à sentir et s'ouvrir aux moments collectifs. Commencer à entendre les voix de chacune et repérer les voies qui s'ouvrent dans l'agencement des gestes quotidiens.

8 heures approche, les mouvements doivent s'agiliser, il faut essayer d'honorer le programme chargé qui est collé au mur dans le salon. Rien n'a vraiment commencé et il menace déjà de nous rattraper.

Depuis l'espace du laboratoire raisonnent les maracas de Nirlyn, qui animera ces prochains jours pour le groupe et qui nous appelle. C'est l'heure !

Les corps se retrouvent dans la salle de distillation de Silvia. On respire, on expulse, on dévore le sol avec nos doigts de pied, on frotte nos muscles pour faire émerger des éclats de rires.

Ici nous sont annoncées les premières questions qui nous accompagnerons dans nos travaux du jour. Elles sont nombreuses et cherchent à nous interroger sur la place qu'on peut donner à nos ancêtres dans nos propres gestes. D'autres nous incitent à explorer les éventuelles disputes vécues par le territoire qu'on chemine ensemble, les batailles que les corps des femmes ont dû traverser, mais aussi à nous questionner sur la légitimité de l'intervention humaine et du rapport colonial au monde.

Nous sommes ainsi conviées à penser les formes possibles d'activation de notre ancestralité en devenir, pour les générations futures.



Désherbage

Pendant que le premier groupe s'éloigne sur le chemin pour rejoindre le hameau d'en face, le deuxième groupe reste sur les terres de la ferme et se glisse entre les plants. Si Silvia préfère gratter la terre à la fourchette pour libérer les rangs des mauvaises herbes, c'est la technique du couteau qui sera ici appliquée.

Sous la serre, les yeux dans la terre, commencent à se tresser des conversations. Donner la vie, les attachements, les œufs de doryphores, la charge hormonale de l'accouchement et la reliance à la mère, les nuisibles, les émotions, l'animisme... entrecroisements des mots en désherbant ensemble, la chaleur s'accentue sous la serre.

Certaines mentionnent leurs travaux avec les enfants et la capacité qu'ils ont d'aimer ce qui ne ressemble pas : « Comment est-il possible qu'on puisse aimer un mammifère et que cela ne puisse pas être envisageable avec les cailloux ou les insectes ? ».

Une autre rebondit sur l'idée qu'elle aime travailler le sujet de la nature morte depuis la question du lien qu'on construit avec les éléments.

Derrière notre bulle en plastique, on aperçoit Yves, voisin et ancien de La Nove. Il s'est levé de la chaise qui lui permet de surveiller les horizons depuis le pas de sa porte et se déplace péniblement. Béquille au bras, il compose des appuis pour enjamber les mottes qu'il a passé la vie à travailler et qui ont fini par user son corps. On le voit guetter un coup d'œil aux plantes qui continuent à l'alimenter. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien lui raconter ?





La cuisine appelle

Les camarades ne vont pas tarder à redescendre chargées de leurs échanges du matin avec Arlette, doyenne du hameau dans la ferme voisine.

En attendant, sur le feu, mijotent les préparations qui viendront nourrir nos corps aux besoins divers, mais aussi nos réflexions de la journée :

Quelles femmes de mes lignées ont porté ces gestes et ces travaux ?
Comment puis-je devenir leur continuité, les habiter, discerner ce qui en moi est encore elles — dans ce qu'elles avaient de fertile comme dans ce qu'elles ont traversé de plus dur ? Quels conflits ce territoire a-t-il fait peser sur le corps des femmes ?

Les ventres remplis, la vaisselle passe sous l'eau, pendant que sur une table en extérieur se couchent les cartes des oracles apportée par l'une des participantes. Elle fait de la cartomancie et dit avoir choisi un jeu qui lui semblait pertinent pour l'aborder en groupe. Certaines commencent à dévoiler les outils qui les accompagnent, un microphone par-là, un carnet de dessin par ici, ou encore un livre.

Et pendant que des prédictions raisonnent avec les échanges du matin : nous sommes l'ancestralité de demain, Silvia nous raconte ce que la présence des mâles et leur charge masculine peut produire dans les troupeaux.

Elle a pris la décision de se défaire des mâles reproducteurs pour trouver un équilibre différent. Le soleil est agréable et le temps de la digestion propice à se laisser aller à l'envol des mondes altérées. Sous nos pieds, grandissent des canards coureurs qui auront pour mission de manger les limasses.





Tisser un imaginaire commun

Le groupe prépare, à l'issue de la résidence, une restitution collective à travers trois improvisations successives d'environ quinze minutes chacune. L'objectif est de construire un récit commun et de faire émerger une proposition artistique partagée, ancrée dans le territoire et nourrie par nos expériences sur place.

Une première phase permet de faire naître une vision commune du projet. Des thématiques apparaissent : l'ancestralité, le féminin, l'eau et le végétal. Un élément concret — la présence de petits oiseaux — invite à une attention à l'environnement immédiat.

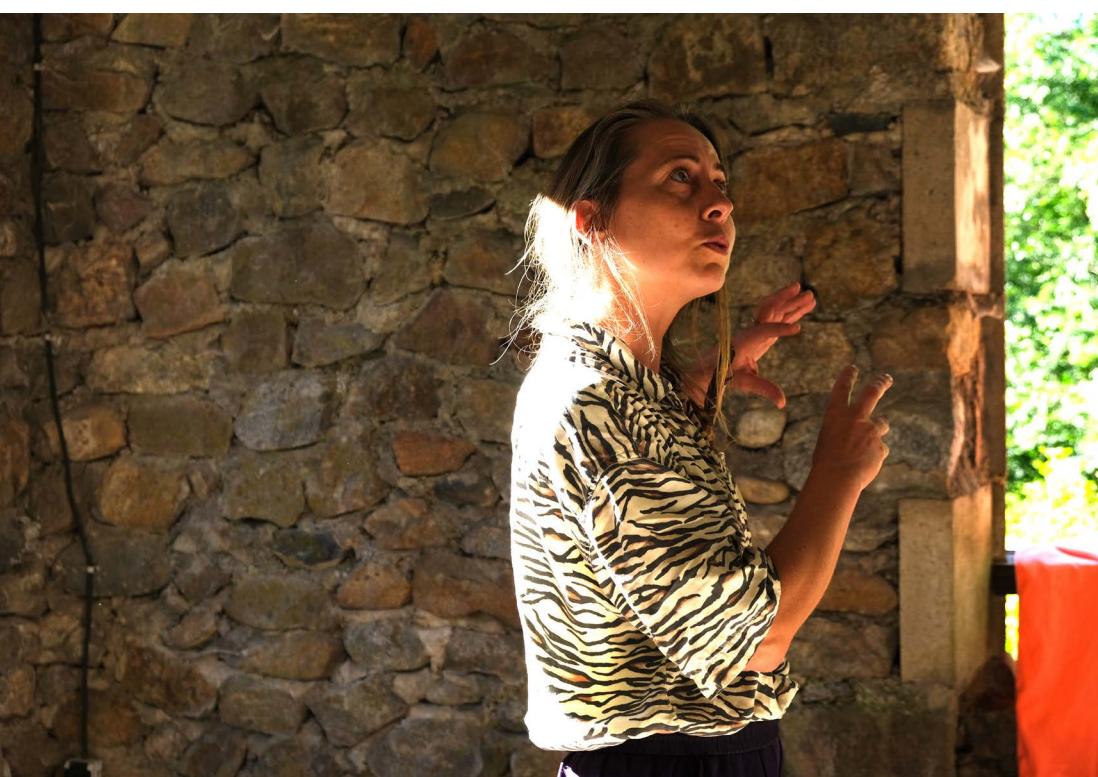
La deuxième improvisation nous demande de concrétiser les mises en forme, en pensant aux médias avec lesquels on voudrait travailler. Ici, la question narrative prend plus de place et une Arlette rencontrée le matin même est convoquée, en elle sont projetés les questionnements qui nous habitent.

Cela commencerait par une question posée à Arlette : est-ce que toi tu es d'ici et qu'est-ce que ça veut dire d'être ici ? Et de poser cette question au d'autres personnes...

De quoi avons-nous besoin pour entrer en relation avec un territoire ? Peut-on imaginer qu'Arlette occupe une place quelque part sur notre corps ?

Ou que chacun·e de nous porte en soi une Arlette, un point d'ancrage intime à son propre territoire ?

La proposition finale explore une forme hybride entre image, vidéo et cartographie, combinant projection, dessin et collage. Elle cherche à rendre l'expérience tangible par le son, le geste collectif, les textes et l'implication du public, tout en laissant subsister des questionnements sur le rôle des médiums et les modes de participation.







Dans le jardin de Silvia, une expérience relationnelle des sens

Ce matin, le soleil est présent dans la vallée. Nous suivons Silvia, ainsi que le fil réflexif de la journée qui s'annonce.

Quelle est ma responsabilité face aux connaissances que j'ai acquises ici ?
Comment devenir une "catastrophe" capable de transformer radicalement l'atmosphère de ma démarche relationnelle ?
Comment reconnaître les justes "médecines" pour prendre soin des personnes que nous rencontrerons lors de la restitution publique de dimanche ?

Notre proposition artistique est-elle réellement adaptée à cet objectif ?

Les questions qui vont guider notre expérimentation et création d'aujourd'hui sont posées. Nous nous laissons guider par Silvia. Par ses gestes menus, tendres et sans hésitation, elle nous invite à nous déplacer parmi les différentes plantes, cultivées de ses mains et sculptées à leur tour par la terre.

Elle nous montre comment éviter que nos empreintes abîment ce territoire précieux, tandis que nous avançons en nous rapprochant des feuilles, des fleurs et des tiges, en essayant de poser nos pas dans ceux de celles qui nous précèdent dans cette exploration.

Elle nous invite à expérimenter les différentes formes, textures, saveurs et odeurs de chaque plante. Très vite, nous nous prêtions au jeu de deviner le nom de chacune d'elles, et un climat de curiosité joyeuse et d'enquête partagée se créa.

Une joyeuse effervescence enfantine jaillit parmi les saveurs, les formes, les fragrances et les textures.

Elles se mêlent aux replis de nos bouches, aux pulpes de nos doigts, aux orifices de nos narines, aux paumes de nos mains, produisant des sensations agréables, inattendues, intenses ou repoussantes, traversant nos gorges et nos yeux.

Elles déploient des mémoires qui s'entrelacent entre recettes, infusions, modes de conservation, préparations, élixirs, remèdes, dosages, effets, toxicités et usages. Tout comme des histoires, des chansons, des symboles et des significations qui se relient à d'autres territoires. Toujours attentives à chaque pas.

«L'estragon pour la sauce, la menthe pouliot qui se marie avec les escargots, la sauge pour les femmes après la ménopause, la rue abortive qui régule et se plante devant les maisons.»

«Ça libère, ça digère, ça adoucit, ça parfume, ça évacue, ça donne du goût, ça transporte vers un pays exotique, ça te ramène dans la soupe de la grand-mère...»

Je pense que c'est de la même famille...»

Et la monarde, pour la beauté du jardin, sans usage particulier : on se promène et elle nous caresse.»

«J'adore cette odeur, dans la bouche elle se sent moins. Le toucher... je le goûte aussi un peu par l'odeur. L'ortie est sauvage, elle circule dans mon intérieur.»

«Moi, je n'aime pas, je ne sais pas ce que c'est.»

«Ça pue des pieds et on l'adore. Pour moi c'est la fleur de la résistance. L'ortie c'est sauvage, ça circule dans mon intérieur.»





« Ça donne envie de chanter, de rigoler, de danser avec Aragon (le chien de Silvia), de réaliser des empreintes. Tu voudrais essayer un jour ? »

De la rose de Provence, de la sauge sclarée, de l'échinacée, du calendula, du thym, de la sarriette, de l'hysope, de la rue, de la menthe pouliot, de la menthe verte, de la consoude, de la bourrache, du thym, de l'origan, de la marjolaine, de l'absinthe, de l'armoise, de la tanaïsie, de la sauge, de la lavande, du romarin, du bleuet, de la monarde, de l'agastache, de la livèche, de la ciboulette plate, de l'onagre, de la valériane, du fenouil aromatique, de l'estragon, de la mélisse... bien sûr, la mélisse.

Tellement de goût dans la bouche en même temps... Les odeurs finissent par déborder nos sens, créant des synesthésies, mêlant images et mémoires qui émergent de toute cette sensorialité.

Ainsi, Silvia évoque que justement ce jour-là, Marie celle qui lui a transmis les savoirs des plantes, allait avoir 71 ans. C'est comme si notre intuition nous avait convoqué autour de ces pratiques, savoirs et soins transmis à Silvia. Sans aucun doute, un jour parfait pour réaliser la distillation selon ces méthodes venues de loin, qui perdurent.

« J'aime beaucoup toutes les plantes que j'ai, parce que je suis en lien avec elles. Mais si tu m'en parles d'une devant laquelle je peux rester des heures à la contempler, c'est la passiflore. »

Il reste des surprises... Silvia nous amène vers un coin où le murmure de l'eau se perçoit entre les arbres... une calme qui apaise. Des éclats de lumière dansent à la surface de l'eau tandis que Silvia donne à manger aux poissons. Une métaphore où surgit le subtil qui soutient la vie.

Arlette

Quand nous arrivons pour voir Arlette chez elle, à la ferme, elle nous attend. Nous sommes accueillis par les chiens et les chèvres. Est-ce que notre visite vient perturber le quotidien? Les chèvres sont sorties deux fois par jour.

Lors de notre rencontre avec Arlette, nous avons insisté sur l'importance d'un véritable échange : chaque question posée devrait être accompagnée d'un partage personnel. L'idée n'est pas de collecter ou d'extraire des informations, mais de dialoguer en intégrant nos propres expériences ou références. Ainsi, nos questions deviennent réciproques et situées, comme lorsqu'on évoque un vécu familial pour interroger Arlette sur le sien.

Quand nous évoquons la vie au hameau, Arlette vient à nous parler de sa chute sur la route, deux ans plus tôt : elle s'est cassé l'épaule de manière sévère. Après une longue convalescence (à l'hôpital puis à la maison de repos), et une mobilité réduite du bras droit, qui ne se lève plus correctement. Elle a dû réapprendre certains gestes, en utilisant parfois la main gauche.

Qui s'est occupé des chèvres pendant ce temps là ?

Elle évoque la difficulté d'avoir peu de voisins disponibles : les habitations autour sont éloignées, peu occupées hors saison, et l'aide n'est pas toujours immédiate.

Le mot solitude fait surface à plusieurs moments. Se sentir seule dans le hameau.. Au gré de la conversation nous parlons de nos familles, du statut de la femme agricultrice, de l'exode urbain. C'est en contextualisant quand nous sommes sur un lieu précis de la ferme que les souvenirs refont surface ou sont évocateurs pour Arlette et chacune d'entre nous.





Le clafoutis aux cerises

Nous ferons un tour dans la chevrerie. Comment soigner les chèvres avec de l'argile en interne, avec pragmatisme, Arlette suite à la colique de la chèvre, a pour coutume d'ouvrir la gueule pour lui faire avaler le cataplasme dilué dans l'eau.

Finalement, devant le paysage des souvenirs du passé comme les terrasses agricoles autour du village, autrefois entièrement travaillées à la main. Elle évoque les efforts nécessaires, l'usage des ânes, et le fait que les champs étaient mieux entretenus autrefois parce que les gens travaillaient « le nez dessus », contrairement au travail au tracteur, moins précis dans ce terrain étroit et accidenté.

Un grand cerisier nous fait de l'oeil. Des souvenirs d'enfance de grimper à l'arbre. Et si on faisait un clafoutis ?

«On fait quoi? On fait les cerises, ou on fait... Ah ben, il faut aller faire les cerises, autrement. Mais on ne prend pas de pot, alors? Ben, on n'a qu'à prendre ça. Vous allez voir ce qu'on peut ramasser, là-bas.»

Ancrer les échanges dans le présent. Dans ce qui est là maintenant ensemble. Attraper une branche, avoir les mains rouges. La présence d'Arlette est un baume pour nos âmes d'enfant et de femme. C'est aussi la robustesse. Ce qui tient chez elle, qui ne s'ébranle pas. Une façon d'être directe, sans détours. Mais avec les yeux doux.

«On va faire la courte échelle. Hier, j'en ai tiré une branche, mais la branche a cassé, donc on a ramassé les cerises. Pourquoi il faut les enlever, les cerises, là? Pas spécialement, mais si on veut en manger... Ah non, mais je croyais aussi qu'il ne fallait pas que les chèvres les mangent.»





Notre mamie et le territoire qui nous habite

Nirlyn nous invite à nommer nos grands-mères et ancêtres ainsi que les territoires qui nous habitent.

Elle nous rappelle que “les corps des femmes se mettent en mouvement avec le sens d’appartenance”.

Quels sont nos sentiments d’appartenance ? Ceux dont nous prenons soin ?

La Cordillère des Andes, Bahia, les branches de cerisier, l’Arménie, la cuisine et le jardin de la grand-mère, la forêt, la mer, l’Ardèche, la maison du 80, la roche... ils se rendent présents à chaque respiration. Se révèlent alors diverses connexions de continuité entre le corps, la culture et le vivant, ainsi que la manière dont nous portons et représentons cette connexion et ce sens d’appartenance. Le territoire est donc l’histoire, les personnes et la culture qui façonnent chaque lieu d’enracinement.

De la même manière, en tant que professionnelles issus de différents domaines artistiques, de recherche et de travaux liés à la terre, nous rendons compte de ce qui bouge à l’intérieur de nous dans ce processus, nous commençons aussi à nous interroger sur ce qui se mettra en mouvement chez les personnes qui répondront à notre appel le lendemain lors de la journée de rencontre au Moulinage.



Nous sommes la continuité du reste du vivant

Le corps est à la fois archive et territoire, et le sens d'appartenance fonctionne dans les deux directions : nous recevons de la communauté et de l'environnement, et en même temps nous les soutenons.

Reconnaitre cette interdépendance est essentiel pour construire le collectif et résister aux logiques coloniales, capitalistes et patriarcales qui cherchent à fragmenter.

Nirlyn propose de réfléchir à la manière de créer des liens et d'être ensemble avec les collectifs de femmes dans nos territoires, qui jouent un rôle essentiel dans la transformation des choses et qui continuent à cultiver cette notion de communauté.

Elle invite aussi à penser comment, à partir de nos priviléges, nous pouvons contribuer à ce mouvement partagé.

À incorporer des éléments liés à nos connexions et formes de résistance dans nos territoires d'appartenance, et à partir aussi des connaissances partagées avec Silvia qui détiennent plusieurs couches d'ancestralité, de transmission des savoirs et de continuité avec le vivant et non vivant.

Dé-romantisation de la «nature»

Nous poursuivons notre processus circulaire de création et de réflexion: chaque groupe partage sa proposition, afin que les autres puissent donner leurs impressions et exprimer les besoins qui apparaissent.

Premier groupe. Des connexions au territoire et au quotidien se révèlent. Nous nous interrogeons sur la manière de transmettre au public la notion de collectif féminin. Sur les possibles réactions du public et sur la façon d'accueillir les échos, les répétitions. Sur le temps nécessaire afin que chacun puisse vivre sa propre expérience.

Deuxième groupe. Des espaces qui invitent à l'imagination, des rythmes et des formes d'expression différents qui cherchent à rentrer en dialogue à partir de l'expérience incarnée. Comme une retranscription sensible de la rencontre avec ce territoire à travers le mouvement, les traits et les sons qui affectent le corps et se laissent façonnner, entre différentes formes de vie.

Dans quels aspects de nos vies sommes-nous pris·es dans une logique de monoculture ?

Comment s'autoriser, aujourd'hui, à sentipenser ?

À quoi pourrait ressembler une sentipensée ancrée dans ce territoire ?

Ai-je vécu des moments d'exotisation — du territoire, des vivant·es, de nous-mêmes ?

Le processus nous confronte à des moments qui deviennent un rappel de nos catastrophes, et nous interroge sur la manière dont nous pouvons dé-romantiser nos liens à la nature. Ces mémoires deviennent alors les témoins de nos douleurs, transformées en une forme de résistance.



L'alambic



L'espace s'illumine grâce à une bougie que Silvia a confectionné à partir de cire d'abeille pure. C'est Maria, celle qui lui transmis le savoir des plantes, qui l'appelait Bougie de l'espoir. Peu à peu, nous pénétrons dans les différentes strates du savoir-faire de Silvia, des savoirs anciens et vernaculaires qui résistent.

Autour d'une toile, nous effeuillons les plantes qui seront distillées. La préparation commence, entre les murmures de l'eau, les inspirations et les intonations. Un récipient avec des pétales de rose immergées passe de main en main, et nous nous laissons envelopper par leur fragrance. Pendant ce temps, le souffle de l'alambic annonce la distillation des pétales de rose récoltés ce matin-là.

Chacune partage ce qui s'est éveillé en elle, et fait aussi écho à ce qui résonne.

Sabine, Annie, Camille, Irène, Aleja, Maria, Gladys, Cécile, Jane... les prénoms de nos grands-mères. C'est mon amie la rose qui m'a dit ce matin...les paroles résonnent dans l'ambiance feutré du labo. La branche de cerisier, la rivière, les oliviers, les champs de blé, la rue...

Quelques bribes de ce moment partagé qui annoncent le dernier jour d'exploration de notre résidence:

«Je pense à Françoise mais elle n'est pas assez vieille, pas assez rugueuse. Je pense à la montagne mais elle n'a pas de prénom.

Arlette. »

«Doit-on produire ? Il n'y a pas de dehors... je ne me sens pas capable, j'ai la rage. Qu'est-ce que le monstre a à me raconter ? Ça bloque... on ne sait pas, peut-être que la tête finira par se débloquer un jour...»

«Que te faudrait-il pour te sentir d'ici ? Manger la terre avec les pieds. »

«Nous allons essayer de construire une vision futuriste féministe qui réponde au vivant... Incarner les témoignages, nourrir notre rage pour trouver notre super pouvoir, notre monstre, notre manière de répondre... en écoutant les autres. »

«À qui me relier pour soigner, grandir, rire et mourir fière et sereine...»

Ça se débloque ?

On t'a toujours fait croire qu'il fallait prendre soin des autres, et toi, quand existes-tu ? Résiste. »

«Cadê você ?»

«Des murmures lointains entraînent les vagues, des racines jaillissent de tout l'être, des rhizomes guérissent avec des doigts de miel...»



« C'est pourquoi nous nous lions à la rivière, à la pierre, aux plantes et aux autres êtres vivants, avec lesquels nous partageons une affinité. Il est essentiel de savoir avec qui nous pouvons nous associer dans une perspective existentielle.»

«La grave erreur consiste à croire qu'il existerait une qualité humaine particulière, supérieure. Comment expliquer alors l'indifférence de certains face à la mort et à la destruction de la vie sur la planète ?»

«Et si mon ancêtre c'est la montagne ? et aujourd'hui je vais être surprise en quoi? Tellement de secrets... et le temps c'est quoi? Mmm... l'éternité...»

«Dis t'il, distille... Avec les fruits fabriquer la compote, Avec le pain fabriquer les copains. Il y a comme un goût de loukum. Écouter les autres.»

«Et l'orage ? Quand est-ce qu'il vient l'orage ? Il est là mais il ne vient pas. Et la rage, elle est là. Et les cerises d'Arlette.»

«Il faut respirer, disent-ils, par le nez, par les pieds. Et parfois, on oublie.

Quelles ont été les disputes de ce vécu pour le territoire que je reconnaiss ici, dans le corps des femmes ? Jusqu'à quel point est-il légitime de coloniser, de domestiquer le vivant ? »





Silvia nous lit la parole de la menthe : « une purification dans la simplicité, une confiance offerte au monde... Une véritable joie, emplie de candeur, se déploie, comme une invitation à embrasser le monde dans toute sa multiplicité.»

Pour clôturer la journée on partage quelque chose que on voudrait s'offrir les unes aux autres:

«...des larmes comme un elixir rempli des vécus partagés qui font danser à l'intérieur entre les douleur, les joie et tout ce que rendre vivante.»

«...ça ouvre un peu plus d'espace et de reliance, en moi et au delà, à des petits bout de territoire.»

«... un fou rire, intérieurement aussi, des petites mémoires, des sensations de connexion, avec ses propres énergies et catastrophes à chacune.»

«... en attendant de trouver une voie (pour vivre à la ferme), je sais qu'il y a mon romantisme de la ferme qui existe aussi.»

«... m'a permis de me questionner et de me rappeler aussi mes ancêtres et tout ces flashes que j'ai de mon enfance en Tunisie, romantisée aussi.»

«...merci Silvia pour nous accueillir sur ton territoire »

D120

S^T MAURICE
EN-CHALENCON
(La Roche)





Jour de la représentation, pigments et gestes partagés

La matinée s'ouvre dans une agitation joyeuse avant le départ vers le Moulinage, ancienne fabrique de soie devenue lieu de création et de partage. Sur place, les espaces se préparent : une table dans la cour accueille la première performance et devient une œuvre collective.

Toutes les mains se mobilisent ensuite pour organiser le repas de midi autour de produits locaux, destinés aux invité·es.

Le public s'installe autour de la table encore nue, conscient que quelque chose va commencer. À côté, des femmes murmurent et rient. Les odeurs suscitent commentaires et souvenirs. Arlette et Yves arrivent juste à temps ; Marion les accueille avec joie. Leur présence, malgré l'effort que cela demande, témoigne du lien créé et du désir partagé de vivre encore ces instants avant le retour.

Puis le son d'une cloche attire les différents pas, qui, timidement au début, avec curiosité et un enthousiasme naissant, s'approchent de la table...

Des gestes fermes et patients travaillent avec des mortiers de pierre, dans lesquels on écrase herbes et plantes fraîches. Le son humide du frottement et de l'écoulement se mêle aux murmures et aux respirations concentrées. Les fibres végétales laissent s'échapper des liquides: un rouge dilué, un vert jaunâtre, un violet doux. Des couleurs qui rappellent différents strates de la terre, de différentes époques, chacune porteuse de sa mémoire.

Des pinceaux fabriqués à partir de branches et de feuilles servent d'outils pour prolonger les gestes. On éclabousse, on répand, on trace des lignes qui se succèdent, se croisent, se superposent ou s'éloignent les unes des autres. Chaque trait ou marque est comme un battement du mouvement du corps qui l'a fait émerger sur la grande nappe de papier.





Peut-être que tout cela est né d'une sensation ou d'un souvenir, de blessures possibles, de résistances quotidiennes tissées de soins, reliant affects, mémoires, chemins, détours, explorations, pertes et fissures qui, malgré la douleur, rendent possibles les rencontres... comme celle-ci.

« Dans ce petit hameau, perchée dans l'Ardèche verte, des sœurs et des frères de pot vivent sans aucune alerte. Pau, allerte, pot. Sous le sol de cette terre transmission implacable respiration invisible. Pétons les fusibles en silence

-Silence.

-Est-ce qu'on vous romantise, vous ? Quel est ton territoire ? Peut-être te questionnes-tu ? Ou pas ? »

Une sorte de cartographie sans frontières ni chemins conventionnels, mais des résonances du lieu et de ces instants précis, comme les empreintes de la nature et de ceux qui l'habitent. Chaque couleur, chaque objet, chaque texture, chaque ligne compose désormais un tissu commun, avec toutes ces choses rendues visibles sur la table.

Une seconde performance se tiendra plus tard dans la journée. Après un repas copieux, nous nous rassemblons à nouveau. Trois résidentes proposent un espace ouvert pour partager des traces et impressions issues de la résidence. Le mouvement et la danse dialoguent alors avec des extraits sonores captés pendant les trois jours — le mastication des chèvres d'Arlette, le siflement de la bouilloire, les conversations lors du désherbage, le murmure de l'alambic... — et avec des créations graphiques réalisées sur place.

En quelques minutes, nous sommes plongé·es dans l'univers sonore et en mouvement de la résidence. Grâce à un dialogue subtil entre ces trois médiums, nous recevons un fragment de cette aventure collective.

Table ronde autour de des cultures agricoles

Marion, paysanne dans la vallée de l'Eyrieux et membre de l'équipe de coordination de la résidence, a préparé la dynamique de la rencontre avec le public.

Elle invite chacun·e à se situer dans l'espace selon son origine et son ancienneté sur le territoire, faisant émerger une forme de table ronde attentive à la sentipensée

Arlette et Yves, anciens du hameau de la Nove, se joignent finalement au dialogue. Les échanges tissent des liens entre corps et territoires, et ouvrent un espace de parole sur les transformations de l'activité paysanne, leurs effets sur les corps et nos relations aux lieux de vie.

Apparaît ainsi le besoin de construire des pratiques qui permettent de recréer du lien avec nos propres subsistances ou pour le dire autrement, avec la production matérielle de nos vies pour empêcher que le monde paysan ne s'écroule.

Paloma maraîchère, nous rappelle qu'il « y a moins d'un million de personnes qui nourrissent toutes les autres personnes qui habitent en France » et qu'il faut faire preuve d'une forme d'engagement pour assumer la responsabilité du travail de la terre. Car quand on a les mains dans la terre, le corps fait mal. C'est ce que racontent aussi les anciens qui ont ici labouré du temps ou les machines n'avaient pas colonisé la vallée.





Pour autant un point d'attention est fait par Silvia qui nous rappelle que la valorisation de ce travail ne doit pas toujours passer par la chose intellectuelle.

Car en tant que paysan, « [...] on peut se permettre un petit peu de venir discuter et d'être dans des choses intellectuelle, mais ensuite venez avec nous. On y va ! Ok, si vous voyez ce besoin de valoriser, venez dès que vous pouvez être avec des paysans parler ou pas parler. On peut faire, aussi. Soyez avec nous ».

Et puis, une des visiteuses évoque la ligne de la subsistance, « qui est tout ce qui a trait avec comment on perpétue la vie », comme point de repère pour élaborer de nouveaux types de liens et la résidence que nous avons réalisé refait surface comme une des instances autorisant des rencontres et des explorations collectives qui nous déplacent et nous permettent de nous écouter différemment.

La journée touche à sa fin. Des documents sont mis à disposition, donnant à voir le processus de ces jours de résidence : quelques photographies, des pistes de réflexion. La chaleur estivale persiste, et le public s'attarde pour échanger avec les résidentes.

Une atmosphère de satisfaction et de reconnaissance flotte dans l'air. Les résidentes prennent le temps d'intégrer ce qui s'est vécu au fil de la journée, avant que ne s'impose déjà le moment de ranger et de plier bagage.





Fin du récit

L'émotion demeure presque palpable. Les complicités nées au fil du processus de recherche et de création se sont construites à travers des tensions, des doutes, des zones d'inconfort assumées.

De l'étrangeté à l'ouverture, puis à la confiance, les corps se sont laissés affecter — les un·es par les autres, par les rencontres avec Arlette, Yves, Silvia, et par les présences du Moulinage. Aucun corps ne repart tout à fait identique après avoir traversé ces liens.

De la création collective autour de la nappe subsistent des traces : conversations encore vibrantes, marques de boissons, restes d'aliments partagés, témoins d'un repas devenu geste commun. Ces empreintes prolongent le travail, continuent d'agir.

Cette résidence sous forme de laboratoire apparaît alors comme une pratique de résistance des cultures : un espace pour réparer, pour se reconnecter au battement du sang.

Une invocation de terres, de mémoires et de forces multiples qui nous soutiennent. Un mouvement pour secouer les douleurs et les peurs inscrites au fil de l'histoire dans nos corps, et ouvrir la voie à un faire-ensemble possible, vivant et nécessaire.





Compagnie Maga Viva

Quartier La Pialle - 28 bis Route de Cobonne
26400 Aouste-sur-Sye

Siret 91758192800020
Ape 9001Z

www.magaviva.com

viva.magaviva@gmail.com

Juin 2025 - Tous droits réservés ©

Toute autre utilisation est interdite. Aucune partie de cette publication ne peut être utilisée ou reproduite sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, imprimé ou électronique, sans l'autorisation expresse et signée des auteures.

Réalisation et coordination : Aline Comignaghi et Silvia Bustamante
de la cie Maga Viva et Marion Boissier

Facilitation : Nirlyn Seija de l'association Otratierra

Résidentes :
Alexandra, Alice, Aline, Aurélie, Camille, Lise, Nayeli, Seilseibil, Stéphanie

Documentation sonore : Nayeli Palomo

Crédit photo : Alice Machu Sevilla, Nayeli Palomo et Silvia Bustamante

Merci aux résidentes pour leur participation et leur implication.
Merci à Silvia Duarte Ribeiro paysanne de la Terre des Circaètes à St Maurice-en-Chalencon pour son accueil si chaleureux et ses transmissions généreuses, merci à Arlette et Yves les doyen.nes et mémoires vivantes de la Nove, merci au Moulinage de la Roche pour son soutien lors de la journée de présentation.

Avec le soutien



Communauté d'Agglomération
Privas Centre Ardèche

